



HAL
open science

Fulgurance des paroles et jaillissement des formes dans la Genèse

Françoise Daviet-Taylor

► **To cite this version:**

Françoise Daviet-Taylor. Fulgurance des paroles et jaillissement des formes dans la Genèse. Les temps de la fulgurance : forces et fragilités de la forme brève, 2018. hal-02187034

HAL Id: hal-02187034

<https://hal.science/hal-02187034>

Submitted on 23 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Françoise DAVIET-TAYLOR

Fulgurance des paroles et jaillissement des formes dans la *Genèse*

Nous aimerions considérer ce qu'il en est des fulgurances dans les premiers versets de la *Genèse*¹ (biblique), des immédiatetés saisissantes qui s'y produisent en produisant – en « faisant exister ce qui n'existe pas encore, en « créant² ») –, tant dans la langue, les paroles divines adressées à ce qui n'est encore que matière, rien que matière (matière qui s'en trouve immédiatement façonnée) que dans ces naissances de formes, qui surgissent, jaillissent de ces injonctions prononcées et adressées à cette matière-même. Jaillissements des formes, fulgurances des paroles, ce sont deux productions qui se produisent en une quasi fusion temporelle. Fusion qui se traduit, du côté de la parole, en cela que perfectivité et performativité fusionnent elles aussi, simultanément (dont l'étymologie éclaire sa signification : « un ; en tant que un, ensemble avec³ »). Nous avons examiné dans une précédente étude comment des

¹ Le mot « Genèse » fut utilisé par les traducteurs grecs pour rendre le terme hébreu de *bereshith*, « au commencement » qui était le premier mot du texte hébreu ; chez les traducteurs grecs, le mot devient le nom, le titre même du premier livre de la Bible, La Genèse. (Le mot « genèse » vient du grec *genesis* « origine », « création », « génération », *genesis* venant de *gignesthai* « naître », qui est issu de la racine proto-indoeuropéenne **gene-* « donner naissance », « procréer ». Le mot s'emploie au sens large de « création » au début du XVII^e s. <https://www.etymonline.com/word/genesis> ; *TLFi*). Pour la définition contemporaine, cf. *cnrtl.fr* : « genèse » : processus de formation et de développement (d'une réalité abstraite ou concrète). Synon. formation, génération, naissance, production.

² Sens premier de « produire », « faire exister, naturellement ou non, ce qui n'existe pas encore ; créer », *TLFi*.

³ Un énoncé est « performatif s'il se présente comme destiné à transformer la réalité », c'est le cas « d'un ordre ou d'une question », Ducrot, O., Schaeffer, J.-M. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. 645. Dans les injonctions de la *Genèse*, il s'agit d'une « authentique » perfectivité, laquelle « implique une réalisation effective dans le monde, au-delà en fait d'une réalisation dans le temps », cf. Daviet-Taylor, F., « Du tracé de la ligne dans la *Genèse* », C. Dumas et M. Gangl (dir.), *Théâtre du monde*, Angers, Université d'Angers, 2006, p. 67-85. Pour « simultanément », sa signification est liée à la racine proto-indoeuropéenne **sem-* « un ; en tant que un, ensemble avec », (https://www.etymonline.com/word/*sem-). De cette même racine, sont issues la racine *sam-* (attestée dans la formation du lexique de nombreuses langues indo-

formes créées parfaites surviennent, sur la seule *injonction* divine, dans une immédiateté extraordinaire, ignorant tout des lois de la successivité (et par là, de la séquence « aspectuelle » classique (début-développement-fin). Nous avons déjà observé que ces formes créées étaient produites par des paroles elles-aussi premières, qu'avec la naissance de l'« organisé » des « parties » du monde, nous assistions à la naissance simultanée de catégories linguistiques, en tout premier lieu celles de la forme même de la prédication (la « prédication précoce ») et celles des autres catégories engagées dans cette opération prédicative, à savoir en particulier celles liées à la temporalité (verbale et prédicative) déjà évoquées précédemment de « perfectivité » et de « performativité ».

C'est du point de vue de la qualité verbale inhérente au mot de fulgurance et au phénomène ainsi nommé que nous revenons à ces réflexions où nous avons mis en relation la Genèse du monde, d'un côté, et l'architectonique de la pensée, de l'autre⁴.

Nous allons interroger ce mot de fulgurance, sa matière linguistique (formelle et sémantique), avant d'observer ce qu'il en est des manifestations dans le monde réel auxquelles le mot renvoie, – ainsi que celles qui se produisent dans le cadre particulier des premiers versets de la *Genèse*, ceux de la *Création*.

européennes : ainsi sanskrit *sam* « avec » ; grec *hama* « ensemble, en même temps », ou latin *similis* « même ») ; ou encore les racines grecque (*sym-/n-*) ainsi que latine (*cum-*), à leur tour extrêmement productives. Pour les particules prefixales *ge-* et *ga-*, toutes deux également liées à *cum* (respectivement l'allemand et du gotique), nous avons dégagé le rôle structurant et fondamental qu'elles jouent, outre dans l'organisation lexicale, mais aussi dans l'organisation même des catégories de ces langues (telle la pluralité, l'aspect) : cf. Daviet-Taylor, F., « La particule *ge-* : un marqueur de pluralité transcendée », J. François (dir.), *La Pluralité*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, nouvelle série, tome XII, Louvain, Peeters, 2002, p. 45-53 ; « La particule gotique *ga-* et ses systèmes logiques de connexion dans l'espace et le temps : un exemple de saisie d'« entiers » », C. Douay (dir.), *Système et chronologie*, Rennes, PUR, coll. « Rivages linguistiques », 2010, p. 109-128. Cette longue note pour rappeler qu'il existe dans nos langues des continuums fonctionnels qui transcendent les catégories, et qui sont établis sur ces très anciennes données.

⁴ Daviet-Taylor, F., « Genèse du monde, architectonique de la pensée », Jean-Marie Paul (dir.), *Kant. Raison, nature, société. Le texte et l'idée*, Centre de Recherches Germaniques et Scandinaves de l'université de Nancy 2, n° 19, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2004, p. 117-132. Le phénomène est, en philosophie et langage des sciences « Ce qui apparaît, ce qui se manifeste aux sens ou à la conscience, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre psychique, et qui peut devenir l'objet d'un savoir ». *TLFi*. Les italiques sont de nous.

I. « Fulgurance » : à propos du mot

Dans ce mot de fulgurance, dont la matière linguistique est riche en soi-même – de par sa matière phonique, sa « sonance » aux puissantes consonnes et aux voyelles⁵ expressives ; de par sa forme linguistique, riche de la vigueur apportée par la verbalité du nom qui lui octroie la puissance dynamique d'un verbe, répond, à ces richesses de forme, formelles, une matière sémantique porteuse d'une signification, elle aussi dotée d'une forte puissance iconique. Matière linguistique et signification ne font en quelque sorte qu'un, on ne peut détacher sens et forme, et la qualité de nom verbal apparaît essentielle au sens du mot, comme nous allons le voir.

Qu'en est-il de la signification du mot « fulgurance » ? (Nous considérons ici le sémantisme inhérent au seul mot, isolé, et non les sens et effets de sens relevant d'autres éléments).

I.1. Lisons la définition du mot : « Fulgurance : *littér.* Caractère de ce qui ressemble à l'éclair, particulièrement à son éclat. », et reprenons les deux exemples retenus, pour le sens littéral, propre (1) ainsi que pour le sens métaphorique (2) :

(1) « La fulgurance des météores illumine par instants la nuit » ;

⁵ Nous empruntons le terme de « sonance » à B. Sichère (*Aristote. Au soleil de l'être*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 76) qui le convoque afin de « restituer » la parole du logos « à son espace de déploiement intime, à sa résonance, à sa “sonance”, qu'il explicite ainsi : « c'est-à-dire à la fois sa frappe ou son empreinte (*Prägung*) et sa tonalité ou son intonation (*Stimmung*). Le mot de « fulgurance » nous apparaît être, dans un tout autre cadre, également chargé d'une forte charge d'expressivité, et invite à une même écoute attentive. La force expressive que le mot « emporte avec lui » (terme du linguiste-philosophe G. Guillaume), une analyse phonétique pourrait en rendre compte, en relevant la force explosive des consonnes (depuis la constrictive labio-vélaire sourde à l'initiale [f-], relayée par une liquide, à l'occlusive sonore vélaire [g-]), et leur association au jeu des assonances en U, sombres et profonds. Partie de l'explosion initiale, la sonorité du mot va diminuant (nasale –an), avant qu'elle ne tienne plus qu'au sifflement terminal de la sifflante S. Au-delà de la richesse sonore de ce mot, sa nature même (verbale) est source de ses multiples emplois (dans les arts, en sciences, etc.). Nous pensons à l'illustre exemple du sonnet en alexandrins de Rimbaud, « Voyelles » (1871-72), et à ses associations de voyelles, le U aux « cycles, vibrations divins des mers virides », le A au noir, ainsi qu'aux « aux golfes sombres ».

(2) « Révélation ! Clarté soudaine ! [...] J'étais aveuglé par sa fulgurance⁶. »

La qualité de verbalité propre au « substantif » s'impose immédiatement dans sa sonorité (comme nous l'avons vu), le statut de substantif n'étant que pure forme. (Rappelons que les lexèmes nominaux, verbaux, adjectivaux actualisent sous ces différents statuts un même « contenu sémantique », celui de l'archilexème qui transcende ces incarnations particulières et spécifiques dans le discours⁷).

I.2. Fulgurance, un nom verbal

Cette forme est la nominalisation de l'idée verbale « fulgurer⁸ » (« lancer des éclairs »), qui convoque le nom « éclair⁹ », lui aussi nom « verbal ». Les deux entités, « fulgurance » comme « fulgurer », engagent ainsi dans leur signification même une certaine amplitude spatiale, reliés qu'ils sont à la manifestation de l'éclair ; et leur occurrence dans les textes survient dans des espaces sémantiquement et référentiellement appropriés à ce type de phénomènes, à savoir à des espaces vastes, tel que le vaste¹⁰ de la couche d'air qui enveloppe le

⁶ Nous renvoyons au *Tlfi* pour cette définition, auquel les deux citations sont rattachées, tirées respectivement de A. Béguin, *Ame romantique*, 1939, p. 154 ; et de J. Richepin, *Aimé*, 1893, p. 98.

⁷ Le terme d'« archilexème » (all. Urlexem) renvoie à une pure substance sémantique commune par-delà des emplois fonctionnels différents ; cf. « avant » dans « l'avant du navire », « deux heures avant », « avant deux heures », « avancement », « avancée », « avançons », « avant qu'il ne soit trop tard », Zemb, Jean-Marie, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch*, Erster Band, Teil I, Wien / Zürich, Bibliographisches Institut Mannheim, 1978, p. 31. Le sens ne se laisse pas rapporter à des « classes de mots ».

⁸ Nominalisation parachevée grâce au suffixe nominal « -ance » qui signifie « qualité, propriété, cf. M. Arrivé, F. Gadet, M. Galmiche, *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986, p. 649. Fulgurer de : « Sa nef [de la cathédrale] fulgure d'émaux et de marbres, de bronzes et d'or » (J. K. Huysmans, *Là-bas*, t. 2, 1891, p. 201). *ibid.*

⁹ Éclair : 1. Ce qui apparaît tout à coup, d'une façon soudaine et sans durer. a) Ce qui brûle, ce qui flambe ; b) Ce qui illumine, éblouit (*TLFi*).

¹⁰ « Vaste » est employé ici comme substantif masculin avec la valeur neutre qu'il peut prendre, comme dans cet exemple : Michel ordonne de sonner l'archangélique trompette; elle retentit dans le vaste du ciel, et les armées fidèles chantent Hosanna au Très-Haut (Chateaubriand, *Paradis perdu*, 1836, p. 19), *TLFi*. C'est nous qui soulignons. La question de la mesure de ces couches d'air traversées par les éclairs appelle des réponses de scientifiques (météorologistes, par exemple). Pour une toute première approche, disons que les éclairs qui nous sont familiers se produisent dans la couche de l'atmosphère de 10 km d'épaisseur, dont la limite supérieure est la stratosphère (ou atmosphère moyenne) ; et qu'ils se forment en une microseconde environ. Il se produit d'autre part aussi des « éclairs ascendants », dont les gigantesques jets peuvent atteindre l'ionosphère au-delà de

globe terrestre. Voici ces exemples en illustration (sont soulignés les éléments exprimant l'échelle des valeurs d'espace) :

(3) « Touchant le ciel, les Landes apparaissent, ligne d'ombre immobile et de silence, où l'on voit, dans les soirs calmes, fulgurer de *lointains orages* et des incendies souffrir *le ciel*¹¹. »

(4) « *Cieux infinis* où fulgurent des clartés¹² »

(5) « En un clin d'œil tout est saccagé. Les *éclairs* fulgurent sans discontinuer. Le tonnerre fonce comme un tank. Le *ciel pantelant* est strié de nuées jaunes et de gros nuages qui se précipitent¹³. »

Remarquons que les deux déverbatifs « fulgurance » comme « éclair » sont corrélés à l'idée de contraste¹⁴, d'une vive luminosité qui se détache sur une toile de fond (cf. ci-dessus « illumine dans la nuit » de (1) ; ou encore dans (3) où l'effet de la brillance et de violence des orages ainsi que les couleurs souffrées contrastent avec « la ligne d'ombre immobile et de silence », « dans les soirs calmes ».

Les deux « mots » (*mutti*¹⁵) partagent les mêmes traits déjà relevés pour celui d'éclair dans sa définition : « Ce qui apparaît tout à coup, d'une façon soudaine et sans durer ; ce qui illumine, éblouit. »

Peut y être associé le trait de « frayeur » quand l'effet de surprise (« en un clin d'œil ») est doublé d'une démesure d'échelle, la fulgurance du phénomène apparaissant « démesurée » :

60 km d'altitude ; et pour lesquels il faut un temps de formation 30000 fois plus long que pour les éclairs atmosphériques (qui sont descendants, du nuage au sol).

¹¹ *TLFi*, (F. Mauriac, *Chair et sang*, 1920, p. 21).

¹² *Ibid.*, (Béguin, *Âme romantique*, 1939, p. 372).

¹³ *Ibid.*, (B. Cendrars, *Le lotissement du ciel*, 1949, p. 67).

¹⁴ Pour le mot *contraste*, cf. xvi^e siècle, au sens de « lutte, contestation », jusqu'au xviii^e s. Emprunté de l'italien *contrasto*, proprement « lutte », déverbal de *contrastare*, « s'opposer à », *Cnrtl.fr*. Le mot fulgurance lui-même est associé au contraste : « Goya : la fulgurance des noirs et des blancs dans Les désastres de la Guerre, ... », Jean-Noël von der Weid, *Le flux et le fixe : Peinture et musique*, <https://books.google.fr/books?isbn=2213669716>, 2012.

¹⁵ Le fr. « mot » dérive du bas-latin « *muttum* », déverbatif de lat. *muttire* dont la signification reste obscure : production d'un discours inarticulé et/ou incohérent ; *muttire*, « dire “mu” », comme un bovin. Le mot est également employé pour la formulation d'un énoncé articulé. Il se trouve ainsi dès l'origine chargé d'une tension sémantique entre deux significations contradictoires. Pour cette évolution, cf. Baratin Marc *et al.*, « Mot », B. Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le Robert », 2004, p. 831.

(6) Une lueur effrayante fulgurait derrière la toile. Mâtho la souleva ; ils aperçurent de grandes flammes qui enveloppaient le camp des Libyens¹⁶.

La fulgurance survenant pour elle-même, comme une fulgurance d'événement, un événement fulgurant, est ici liée à une dimension de vastitude du cadre et de non-quotidienneté, d'accidentel, d'exceptionnel qui perturbe, ébranle le quotidien.

I.3. Une fulgurance (« ce qui éblouit ») apparaît être ainsi le paroxysme de « ce qui se voit », de « ce qui arrive », c.-à-d. une espèce, un type particulier d'événement qui « illumine, éblouit, d'un événement qui « fulgure », l'événement à son acmé d'intensité visuelle. Une proximité supplémentaire apparaît ainsi avec le mot, le terme générique d'événement signifiant « ce qui se voit » – et une fulgurance étant « *ce qui* ressemble à l'éclair », soit « ce qui ressemble à ce-qui-illumine, ce-qui-éblouit ». Le cas de l'espèce « particulière », « spécifique » de fulgurant, « ce qui se produit comme l'éclair », forme participiale, est ainsi une production d'ordre événementiel ; fulgurant partage ainsi le sémantisme du genre « événement » sous lequel il est établi au niveau de l'espèce (pyramide genre-espèces), la manifestation fulgurante.

Nous avons ainsi rapproché les deux mots, « événement » et « fulgurance », le second étant une espèce du genre événement. Et nous retrouvons les traits caractéristiques de la production de l'éclair, déjà vus sous la forme nominalisée fulgurance, à savoir vivacité, soudaineté. Ainsi ces syntagmes : « trombe fulgurante », « le formidable char fulgurant de l'Apocalypse¹⁷ » ; ou encore « ciel fulgurant » dans :

(7) « Il [le prêtre] interrogea un moment l'horizon gris, derrière lequel un pic inconnu, touché par un dernier rayon de soleil explosa tout à coup, jeta dans l'espace un éclair fulgurant, une sorte d'appel lumineux, s'éteignit¹⁸. »

I.4. À quel type d'événement « fulgurant » et « fulgurance » renvoient-il ? À quel type de saisie ?

¹⁶ TLFi, (G. Flaubert, *Salammbô*, t. 2, 1863, p. 46). Le jeu des allitérations contribue à l'effet de frayeur.

¹⁷ TLFi (V. Hugo, *Les Misérables*, t. 2, 1862, p. 108).

¹⁸ *Ibid.* (G. Bernanos, *Crime*, 1935, p. 856).

À quel type d'événement « fulgurance », « fulgurant » renvoient-ils ? Et à quel type de saisie sommes-nous invités de penser, de faire ? Une fulgurance est un événement ; et un événement est « ce qui arrive », sans qu'il soit besoin d'en dire plus. Reprenons ce qu'il en est de l'événement, de « ce qui arrive », avant d'aborder ce qu'il en est de « ce qui arrive » quand ce qui arrive a pour nom une fulgurance.

Dans la définition de l'événement (« ce qui arrive »), nous remarquons la « forme neutre¹⁹ » du pronom « ce », lequel est déterminé, complété par « qui arrive », c'est-à-dire par un verbe le plus abstrait qui soit (puisqu'il signifie simplement l'occurrence temporelle, le temps indispensable à tout changement, à toute sortie du repos).

La langue (lexicalement comme linguistiquement) renvoie ainsi, quand elle signifie « événement » à la plus haute indifférenciation. Ce qui permet de ne pas « nommer » de quel particulier, de quel événement il s'agit, de ne pas « descendre dans le particulier²⁰ », tel ou tel particulier.

Ainsi l'expression « de terribles événements ». Une indétermination maximale est obtenue avec le seul pronom démonstratif « ce », comme dans *La chronique de Travnik*, alors que beys et notables se sont retrouvés pour discuter de l'actualité (la venue d'un consul français à Travnik), le plus âgé des beys, s'exprime ainsi :

(8) « Et même si ça arrive ! il faut voir comment ça se passera et combien de temps ça durera. Personne n'a tenu le coup bien longtemps et ce n'est pas ce... ce²¹... ».

¹⁹ ou « de genre indifférencié », Wagner, R. L., Pinchon J., *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1962, p. 193.

²⁰ Cf. Daviet-Taylor, F., « Ge- en moyen-haut-allemand ou l'évitement du particulier et du temps incarné », *Proceedings of the 16th International Congress of Linguistics*. 20-25 juillet 1997. Pergamon, Oxford, Paper No. 0453. (Elsevier Science Ltd., Cederom, 1998) » ; Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. Daviet-Taylor et D. Bottineau (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Rivages Linguistiques », 2010, p. 53-63. (<http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=2384>).

²¹ Andrić, I., *La Chronique de Travnik*, Paris, Belfond, 1997, p. 22. « Ce », « ce... », c'est Buonaparte, que les habitants de Travnik se refusent à nommer, de même que « ça » désigne « les événements », auxquels ils refusent tout nom. Le neutre a une affinité historiquement fondée avec le pluriel, affinité qui spontanément se dit : « ça s'est passé ainsi », « les choses se sont passées ainsi ».

En manière de résumé : le mot « événement » apparaît comme une coquille ronde, prête à être remplie, un peu comme la balle d'argile mésopotamienne²² qui contenait à l'intérieur les calculi, symbolisant les quantités et les valeurs échangées, et qu'on n'ouvrait qu'une fois les conditions (garanties du juste échange) étaient assurées. Ainsi le mot événement garde-t-il intacte son enveloppe, permet-il de ne pas entrer dans le(s) particulier(s), d'éviter la descente dans ces particuliers (ceux d'une vie, d'un épisode, (d'une personne, d'une communauté, par exemple) – le particulier (le « nom propre » de Platon) désignant « proprement » une espèce, tel changement brutal, redouté, espéré. Avec « événement », nous restons dans la transcendance de ces particuliers, de cette pluralité, au niveau du seul surgir du changement. D'une fulgurance en quelque sorte. Qui est lui aussi un mot rond en attente de déterminations particulières.

Si nous reprenons l'étymologie de « événement », c'est le registre du voir qui surgit : l'événement est ce qui est vu, enregistré, par un sujet, et qui fait événement ; l'événement est manifeste (l'allemand dispose du mot *Ereignis* qui survient pour dire un « phénomène particulier, qui n'est pas courant, qui sort de l'ordinaire²³ », « remarquable » : l'événement est ce qui, se montrant, peut être vu, et, glissant de ce premier sens, signifie ce qui se produit (s'est produit). La visibilité et la production de l'événement ne font plus qu'un. Pour que l'événement se montre, ait lieu, il faut une convergence de lignes – ce que dit le mot grec de σύμβαινον²⁴ ; et pour que cette convergence de lignes soit vue, il faut

²² Cf. Daviet-Taylor, F., « L'événement : une globalité saisie », F. Daviet-Taylor (dir.), *L'événement. formes et figures*, Presses Universitaires d'Angers, 2006, p. 13-23 (<http://okina.univ-angers.fr/publications/ua11167>). « Ça » se situe sur le parcours qui va du côté de la matière à la pensée, du côté de l'avant, de l'extrême grande enveloppe du tout, du « condensif extrême » (terme de G. Moignet, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981) qui va se rétrécissant sur le point du singulatif avant de repartir sur l'expansif, la pluralité externe, les événements.

²³ « Ereignis », « besonderer, nicht alltäglicher Vorgang », Berlin, Dudenverlag, *Deutsches Universalwörterbuch*, 1983.

²⁴ En grec, le mot σύμβαμα qui dit événement, comporte les traits de « + collectif », « ensemble de » ainsi que de « co-incidence ». σύμβαμα est un composé en *sym-* (« avec ») du verbe simple βάινω (latin *venio*) et signifie donc ce qui « se ré-unit, se r-assemble, con-verge » ; « s'accorde, se produit,

qu'elle se donne à voir, qu'elle soit perçue comme un tout, comme une pluralité transcendée (cf. « L'événement : une globalité saisie », *art. cit.*) et comme telle « prise en considération, prise en vue²⁵ ». Le mot allemand *Ereignis* renvoie ainsi au voir et à la vue, « voir », provenant d'une racine indo-européenne qui se rapporte à l'œil (*Auge*), et à celui qui voit (*der Seher*²⁶).

I.5. Une fulgurance : mode de manifestation

Considérons à présent les traits caractéristiques de la manifestation de cet événement particulier qu'est une fulgurance, ainsi que de son mode de saisie, de perception (de vision, d'écoute), phénomène qui assemble (nous l'avons vu) les traits de brillance, d'instantanéité, de contraste, d'ampleur (de démesure), et de vastitude (à caractère) déterminée. Cicéron nous donne un exemple de saisie d'une vastitude, d'une immensité embrassée ; vastitude (totalité) que nous retrouverons dans l'examen des versets de la *Création* et des manifestations fulgurantes qui s'y produisent :

(9) « omne caelum totamque cum universo mari terram mente complecti »
« embrasser par la pensée l'ensemble du ciel et la totalité de la terre avec l'universalité des mers²⁷ ».

arrive », (Chantraine, p. 156-158). Pour que l'événement ait lieu, il faut une « convergence » de lignes – ce que dit le verbe grec, *σύμβαλον* ; et pour que cette convergence de lignes soit vue, il faut qu'elle se donne à voir, qu'elle soit perçue comme un tout, comme une pluralité transcendée, (cf. *art. cit.*). Le « ce qui » arrive, se réunit, se rassemble à la neutralité du condensif.

²⁵ Cf. Sichère, B., *Aristote. Au soleil de l'être, op. cit.*, p. 25-26. Expression choisie par l'auteur dans sa nouvelle traduction de la *Métaphysique* d'Aristote pour traduire le verbe grec *oraô*, « voir », et son composé, le verbe *theorein*, « considérer », « prendre en vue », *Métaphysique* d'Aristote, B. Sichère (traduction), Paris, Agora, Poche, 2017.

²⁶ *Ereignis* vient de la racine indo-européenne *ok^v qui renvoie au verbe « voir » (*sehen*), à l'œil (*Auge*), à celui qui voit (*der Seher*), le voyant. Pour la forme verbale (*sich ereignen*), les formes plus anciennes de l'all. contemporain témoignaient encore de ce lien avec l'œil (*Auge*) : *eräugnen* jusqu'au xviii^e s., *eräugen / ereigen* ; les formes médiévales étant très explicites (moyen-haut-all. [*er*]-*öugen*, vieux-haut-all.[*ir*]*ougen* « placer sous les yeux, montrer », évoluant vers la signification « se montrer », « se produire » (cf. *Etymologisches Wörterbuch des Deutschen*, Wolfgang Pfeifer (dir.) München, DTV, 1995).

²⁷ Cicéron, *De finibus* 2, p. 112.

Ce mode de manifestation « fulgurante » sort des normes de l'ordinaire (de par son ampleur, de son envergure), déborde le cadre de la « normalité », comme cette « peste qui décima, en une nuit, les 180000 hommes de l'armée assyrienne », évoquée par Artaud :

(10) La Bible et Hérodote sont d'accord pour signaler l'apparition fulgurante d'une peste qui décima, en une nuit, les 180000 hommes de l'armée assyrienne²⁸.

Nous sommes avec ce résultat (la destruction de l'armée assyrienne) au pôle exactement opposé de celui de la « banalité » du quotidien dans laquelle l'événement n'a pas sa place, comme c'est le cas dans la nouvelle d'Ivo Andrić dans laquelle *La demoiselle* (titre éponyme) redoute toute survenue d'un événement qui affecterait, mettrait en danger son monde :

(11) « Elle souhaitait que rien ne se produisît, que l'on continuât à vivre sans changement ni surprise. »

(12) « Dans la vie qu'elle mène désormais, sans événements extérieurs ni changements visibles, tout, comme par une journée claire, paraît net, et les distances sont abolies²⁹. »

À présent que nous avons considéré ce qu'il en était du mot « fulgurance » et du participe « fulgurant », des modes de manifestation et de saisie qui leur sont propres, intéressons-nous plus précisément, dans cette verbalité de la fulgurance, au trait « instantanéité » de sa réalisation, de sa manifestation. La fulgurance est « instantanéité » : puisqu'elle est « ce qui apparaît tout à coup, d'une façon soudaine et

²⁸ TLFi, (Artaud, *Théâtre et double*, 1938, p. 22).

²⁹ Andrić, I., *La demoiselle*, Paris, Robert Laffont, 1987, respectivement p. 105 et p. 33.

sans durer », elle a la brièveté de l'instant : « Qu'y a-t-il de plus bref et de plus fulgurant que l'instant³⁰ ? », remarque Jankélévitch.

Observons cette notion de fulgurance depuis cette perspective d'une production (*energeai*) instantanée. Dans la séquence des premiers versets de la *Genèse*, fulgurance et création ne font qu'un (comme nous le verrons).

Résumons ce premier chapitre consacré au mot même de fulgurance. Une fulgurance est une production caractérisée par la brièveté, l'immédiateté, l'instantanéité (dans l'ordre du temps) et l'amplitude, la vastitude d'échelle (ordre de l'espace), ainsi que par une grande intensité (de lumière, de brillance, d'éclat). L'amplitude spatiale offre un cadre, un écran dans lequel (sur lequel) l'événement fulgurant (l'éblouissement) se manifeste dans son toute son amplitude et son intensité par effet de contraste.

* * *

Nous allons à présent tenter de dégager les traits caractéristiques des fulgurances du dit, dans l'ordre du dire, et de leur productivité créatrice. La sonance du mot lui-même a déjà été relevée dès l'introduction, sonance que la forme propositionnelle) du lat. « fulgurat », et sa traduction « *il fulgure » actualisent (formes considérées à tort comme impersonnelles, voire comme phrase sans sujet, (puisque le verbe y est prédiqué sur la personne d'univers³¹, représentée et assurée

³⁰ *TLFi*, Jankélévitch, V., *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1980, p. 258.

³¹ Nous avons invalidé le critère du « verbe impersonnel » pour justifier des parfaits en « avoir ». Il n'y a pas de « verbe impersonnel », il n'y a que des structures verbales impersonnelles, cf. Daviet-Taylor, F., « À propos de la construction impersonnelle en allemand et de son parfait », E. Faucher, Fr. Hartweg, J. Janitza (dir), *Sens et Être : Mélanges en l'honneur de Jean-Marie Zemb*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1989, p. 49-59. Pour la question des « phrases sans sujet », question centrale pour les logiciens et philosophes allemands au XIX^e s., cf. Daviet-Taylor, F., *Logique (Logik)* de Ch. Sigwart ainsi que *À propos des phrases sans sujet* d'A. Marty, J. F. Mattéi (dir.), *Encyclopédie Philosophique Universelle : Les Œuvres Philosophiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992. Et plus récemment, Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. Daviet-Taylor et D. Bottineau (dir.),

par le morphème (-t) de 3^e pers. du sing.). De la matière se produit, une clarté ou un son (il y a des éclairs, all. « es blitzt » ; il tonne, all. « es donnert » ; il pleut, lat. *pluit*, got. « *rignip* », all. « es regnet »), alors même qu'en produisant l'événement, la matière disparaît, disparaît en se produisant.

Dans le cas des fulgurances du dire (et de la pensée) dans la *Création* de la *Genèse*, surgissent dans la matière (le tohu-et-bohu), sur la seule injonction divine (« que la lumière soit ! »), des formes parfaites, dans une immédiateté saisissante, « immédiateté » dans laquelle fusionnent et coïncident³² le vouloir-désir de Dieu et la Création de (ses) formes.

La suite d'injonctions (une par jour, du premier au sixième jour, une forme sera créée) suppose une mise en place elle aussi « immédiate » de mécanismes et d'outils (lexicaux, morphologiques, syntaxiques), ainsi que l'existence et la possession de concepts³³. Et la question de la considération du temps pour toutes ces immédiatetés survient.

Cette fusion immédiate (sans médiation de l'ordre du temps) est à rapporter à l'être même de Dieu, qui est « intelligence pure », possède en lui tous les « intelligibles, c'est-à-dire les formes qui seront plus tard celles des choses mais qui n'existent encore que dans sa pensée³⁴ ». Ou à l'Idée qu'est Dieu (Dieu est une « idée » pour Kant), investie du

L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 53-63.

³² TLFi, *coïncider* 3. 1794 « (en parlant d'événements) se produire en même temps » (Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, p. 120 : L'invention de l'imprimerie coïncide presque avec deux autres événements.) Empr. au lat. médiév. *coincidere* « tomber ensemble en un même point » (de *incidere* « tomber »), XIII^e s. L'emploi temporel est dérivé du sémantisme dans l'espace (comme c'est le cas aussi pour les prépositions).

³³ Cf. Daviet-Taylor, F., « Genèse du monde, architectonique de la pensée », *art. cit.*

³⁴ Nous redonnons l'extrait complet : « Puisque Dieu est intelligence pure il doit posséder en lui tous les intelligibles, c'est-à-dire les formes qui seront plus tard celles des choses mais qui n'existent encore que dans sa pensée. Ces formes des choses, que nous appelons les Idées, préexistent en Dieu comme les modèles des choses qui seront créées et comme les objets de la connaissance divine. En se connaissant, non plus tel qu'il est lui-même, mais comme participable par les créatures, Dieu connaît les Idées. », Gilson, É., *La philosophie au Moyen Âge*, tome 2, Paris, petite bibliothèque payot, p. 534-535.

« pouvoir d'assurer la plus haute garantie et l'usage maximal de la faculté de Raison³⁵ ». Cette Idée est pour le philosophe le « principe régulateur » qui assure la relation à l'unité systématique du monde³⁶. C'est l'immédiate coïncidence du principe organisateur (du côté de la pensée de l'« organisateur ») et de la création de formes (du côté de la Création, du monde), en quelque sorte du principe « affirmant » et du principe « affirmé³⁷ ».

C'est sur un « acte libre de sa volonté³⁸ » que Dieu a créé le monde, y compris toutes les sphères célestes, comme le rappelle Étienne Gilson citant le grand philosophe et théologien Albert le Grand.

II. Les fulgurances dans l'ordre du penser, du dire et du dit dans la *Création (Genèse)*

La *Création* (Gen.1.1–2,3), le premier chapitre de la *Genèse*, offre un exemple de fulgurances créatrices produites instantanément par des « dire fulgurant(s) ». Elles opèrent des séparations dans une matière encore une, une totalité en attente de déterminations, (encore) indistincte, à chacun des six premiers jours du monde.

³⁵ Daviet-Taylor, F., « Genèse du monde, architectonique de la pensée », *art. cit.* La raison, « la plus haute faculté de connaître », est le point le plus extrême, le plus haut de l'édifice, car « toute notre connaissance commence par les sens, passe de là à l'entendement et s'achève dans la raison, au-dessus de laquelle il n'y a rien en nous de plus élevé pour élaborer la matière de l'intuition et pour la ramener à l'unité la plus haute de la pensée ». La première citation entre guillemets renvoie à Kant, E., *La Critique de la Raison Pure*, Paris, Presses Universitaires de France, Traduction par A. Tremesaygues et B. Pacaud, 1986, p. 560, la seconde au même ouvrage, p. 254.

³⁶ Cf. l'entrée « Gott » (Dieu), *Kant Lexikon*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms Verlag, 1984, p. 218. Voici un extrait : « Nous pouvons concevoir – selon l'analogie [que nous offrent] les réalités du monde, les substances, la causalité et la nécessité – un être qui possède dans la plus grande perfection, comme une raison autonome, tout ce qui est cause du tout du monde grâce aux idées de la plus grande harmonie et unité. » (Notre trad.)

³⁷ Pour Schelling, le principe « affirmant » est conçu comme étant en avance sur le principe « affirmé », l'être ; citons également cet aphorisme, l'aphorisme 58 : « L'affirmatif (le concept) est toujours plus grand que l'affirmé (la chose). », Schelling, F. W. J., *Œuvres métaphysiques*, 1805-1821, traduites et annotées par J.-F. Courtine et E. Martineau, Paris, Gallimard, 1980, p. 33. Cf. Daviet-Taylor, F., « L'incarnation du temps dans la chose et le verbe : F. W. J. Schelling et Gustave Guillaume », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 15, fascicule II, 1993, p. 125-136.

³⁸ Gilson, Étienne, *La philosophie au Moyen Âge*, tome 2, du XIII^e siècle à la fin du XIV^e siècle, Paris, Petite bibliothèque Payot, p. 511. Albert le Grand est né autour de 1200 en Bavière, et mort en 1280 à Cologne.

Ces séparations sont produites par des tracés³⁹, des lignes de partage qui séparent la matière et créent les éléments : ainsi la voûte qui sépare⁴⁰ les eaux, établit-elle une séparation entre celles au-dessus de la voûte et celles en dessous, les eaux au-dessus du firmament des eaux du dessous.

Nous souhaitons observer ces versets (dans la traduction française et allemande) produisant ces productions « fulgurantes » dans leur matière linguistique en scrutant dans la langue ce dire performatif ainsi que la naissance (un voir encore, « voir le jour » en grec) de la catégorie verbale qu'est la perfectivité⁴¹.

Pour tirer une ligne (ce dont il est question dans la *Création*, du point de vue de la temporalité et de la fulgurance, suivons ce que propose Roger Verneaux, en rectifiant une pensée de Kant :

« Si je veux me donner une ligne au tableau, il faut en effet que je la *trace*. Mais si je veux l'imaginer, je ne me représente pas une main qui la trace, ni une ligne qui se trace d'elle-même, je me la *donne* tout entière d'un seul coup⁴². »

Nous y trouvons ce dont nous recherchions l'expression, c'est-à-dire la fulgurance d'une pensée, du penser.

³⁹ « Tracé » au sens de délimitation, de ligne de partage, ligne de faille, ligne de démarcation, vx. ligne de marcation (Ac. 1835).

⁴⁰ Une ligne de partage « analogue », dirait Kant, est la ligne de partage qui sépare le domaine de l'entendement (*Verstand*) de celui de la raison (*Vernunft*), chacun des domaines ayant ses pouvoirs propres au service d'une finalité propre, ses matériaux et son mode de fonctionnement propres. Ainsi chacun des deux domaines est-il défini et caractérisé par rapport à celui qui lui est complémentaire (la connaissance a besoin de la complémentarité des deux) : l'entendement est défini comme le pouvoir des règles, tandis que la raison l'est comme le pouvoir des principes. Cf. Kant, *Critique de la raison pure*, op. cit., p. 255 : « Dans la première partie de notre logique transcendantale nous avons défini l'entendement [comme] le pouvoir des règles ; nous distinguerons ici la raison de l'entendement, en la nommant le pouvoir des principes. » (Notre trad.). Cf. *Kritik der reinen Vernunft*, Stuttgart, Reclam Verlag, 1985, p. 382.

⁴¹ S'y produisent aussi d'autres « naissances », celles du nombre, et de la structure impersonnelle. Les naissances sont accompagnées de « règnes » dont le gouvernement sera assuré (puisque, rappelons-le, le tracé d'une ligne et la ligne sont dotés du pouvoir de séparation, et de division mais aussi d'organisation, de « gouvernement ». Cf. Daviet-Taylor, *art. cit.*

⁴² Verneaux, R., *Critique de la Critique de la Raison Pure*, Paris, Aubier, 1972, p. 104 ; (2^e édition : *Critique de la Critique de la Raison Pure de Kant*, Paris, Les Presses universitaires de l'IPC, Librairie Philosophique J. Vrin, 2014. Les italiques sont de l'auteur.

La problématique aspectuelle⁴³ fait partie intégrante du mode de déploiement, de manifestation du fulgurant, d'une fulgurance, comme de sa saisie.

II.1. Cadre de cette production de langue : un Tohu-bohu

La création⁴⁴ des cieux et de la terre se produit, a lieu, dans un Néant :

Gen.1,1-2 Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme ; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux.

Gen.1,1-2 ENTÊTE Elohim créait les ciels et la terre, la terre était tohu-et-bohu, une ténèbre sur les faces de l'abîme, mais le souffle d'Elohim planait sur les eaux.

Gen.1,1-2 Die Schöpfung 1. Am Anfang schuf Gott Himmel und Erde. 2. Und die Erde war wüst und leer, und es war finster auf der Tiefe ; und der Geist Gottes schwebte auf dem Wasser⁴⁵.

On ne sait rien du cadre dans lequel se produisit la création hormis ce que nous disent ces premiers versets⁴⁶ de la *Genèse*, ceux de la *Création* qui nous en rapportent la « chronologie » : Dieu, par l'action de sa parole, créa le monde en six jours, le septième étant consacré à la bénédiction et la consécration de l'œuvre faite :

Gen. 2,1-4 Le ciel, la terre et tous leurs éléments furent achevés. 2 Dieu

⁴³ Le concept d'aspect a été importé dans les langues occidentales à partir de la grammaire des langues slaves et le mot « aspect » lui-même est une traduction du terme russe « вид » (*vid*).

⁴⁴ La linguiste C. Kerbrat-Orecchioni (*L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin, 2002) rappelle qu'il importe de distinguer ce qui est dit, l'énoncé, de la présence du locuteur à l'intérieur de son propre discours, l'énonciation. Le substantif verbal « énonciation » a en effet les deux valeurs aspectuelles, la valeur du processus, processuelle et la valeur accomplie, du résultat. Il en est de même pour le mot « création », autre déverbatif en -ion,

⁴⁵ Pour les versets cités, ils seront toujours empruntés, dans l'ordre et sans modification graphique, à *La Bible*, traduction œcuménique, Paris, Les Éditions du Cerf / Villiers-Le-Bel, Société Biblique Française, 1997 ; à *La Bible*, traduite et présentée par André Chouraqui, Desclée de Brouwer, 1989 ; à *Die Bibel oder die ganze heilige Schrift des alten und neuen Testaments nach der Übersetzung Martins Luthers*, Stuttgart, Württembergische Bibelanstalt, 1978.

⁴⁶ Nous renvoyons aux écrits mythiques et aux théogonies.

acheva au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, il arrêta au septième jour toute l'œuvre qu'il faisait. 3 Dieu bénit le septième jour et le consacra car il avait alors arrêté toute l'œuvre que lui-même avait créée par son action. 4 Telle est la naissance du ciel et de la terre lors de leur création.

Gen.2,1-4 Ils sont achevés, les ciels, la terre et toute leur milice. 2 Elohim achève au jour septième son ouvrage qu'il avait fait. Il chôme, le jour septième, il le consacre : oui, en lui il chôme de tout son ouvrage qu'Elohim crée pour faire. 4 Voilà les enfantements des ciels et de la terre en leur création.

Gen.2,1-4 So wurden vollendet Himmel und Erde mit ihren ganzen Heer. 2. Und so vollendete Gott am siebenten Tage seine Werke, die er machte, und ruhte am siebenten Tage von allen seinen Werken, die er gemacht hatte. 3. Und Gott segnete den siebenten Tag und heiligte ihn, weil er an ihm ruhte von allen seinen Werken, die Gott geschaffen und gemacht hatte. 4. So sind Himmel und Erde geworden, als sie geschaffen wurden.

Qu'en est-il de l'immédiateté dans la pensée de l' « organisateur » du chaos ? Quel mode est celui de l'immédiateté de sa parole dans le texte de la *Genèse* ? Il y a une parole⁴⁷ aux deux bouts de la chaîne événementielle qu'est la création : il y a une volonté, un ordre, une injonction aux éléments de « naître, de prendre forme », une bénédiction qui parachève le cycle, ordre, faire, fait.

Dans ce cadre d'une totale indétermination, la Création a lieu, de la matière prend forme, les formes subsistent à la fulgurance du dire. Nous restons sur cette opération « fulgurante », nous en tenant à sa « production comme phénomène, rien que phénomène⁴⁸ ».

II.1.a. Phénomène-de-monde et structure impersonnelle : une même « indéterminité foncière »

⁴⁷ Nous employons à dessin cette structure « impersonnelle », où survient la personne d'univers. Elle dit le pur exister, le pur fait constaté. La personne d'univers advient quand il y a « refus de référence à une personne humaine active » et quand « la sémantèse [...] est ainsi déclarée comme chose faite, résultative, passive, ce qu'elle est en soi », Moignet, G., *Études de psycho-systématique française*, Paris, Éditions Klincksieck, 1974, p. 70.

⁴⁸ Richir, M., *Phénomènes, Temps et Êtres : ontologie et phénoménologie*, Grenoble, J. Millon, 1987, p. 30.

En terme philosophique, la réflexion de Marc Richir nous prête un précieux concept pour asseoir notre approche de ces énonciations et énoncés où la question du temps comme celle du phénomène sont premières. Richir considère en effet le problème de la saisie phénoménologique du « phénomène comme rien que phénomène », du « phénomène qui n'est rien qu'un phénomène, plus originaire que le concept, et qui « prend forme dans l'indéterminité foncière du « temps comme rien que phénomène⁴⁹ ».

En termes linguistiques, c'est la structure impersonnelle (avec la personne d'univers⁵⁰) qui intervient, au service de l'expression de ce type de production et de saisie : une matière se produit qui disparaît en se produisant : « il pleut » (lat. pluit), « fulgurat » (litt. « *il fulgure »), sans qu'aucun autre agent que la 3^e personne (« il », « -t » des formes latines) n'intervienne⁵¹. La structure et la forme impersonnelles investissent ce champ où la situation spatio-temporelle d'énonciation⁵² est de dimension maximale, et où la « personne d'univers⁵³ », la personne impersonnelle intervient : « la personne d'univers assure le contour, encercle la situation dans laquelle aucun particulier n'est encore présent, aucune personne (humaine). Dans le premier livre de la Bible, la *Genèse*, sont ainsi sont présents uniquement des phénomènes : il n'est pas encore (besoin) de corps, de particuliers, pour qu'il y ait des événements. »

⁴⁹ Nous renvoyons à Richir, *op. cit.*, ainsi qu'à notre article sur la genèse prédicationnelle : Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », *art. cit.*

⁵⁰ Cf. Daviet-Taylor, F., « Présentation générale », F. Daviet-Taylor et D. Bottineau (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, *op. cit.*, p. 11-19.

⁵¹ comme c'est le cas dans « Jove fulgurante », Jupiter lançant des éclairs, Cicéron, *Div.* 2,43.

⁵² Pour communiquer une signification qu'il aura « cernée », dont il aura assuré le « contour », le locuteur aura recours soit à un « simple » nom, sans autre détermination – *Gedonner* « Grondement(s) de tonnerre » ; soit à une proposition à structure impersonnelle *es wird gedonnert* « il y a un grondement de tonnerre, il tonne », Daviet-Taylor, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », *art. cit.*

⁵³ La personne d'univers advient quand il y a « refus de référence à une personne humaine active » et quand « la sémantèse [...] est ainsi déclarée comme chose faite, résultative, passive, ce qu'elle est en soi », Moignet, G., *Études de psycho-systématique française*, *ibid.*

II.1.b. Extension maximale de la situation spatio-temporelle et structure impersonnelle

Dans le premier livre de la Bible, la *Genèse*, sont ainsi présentes, dans un cadre où la situation investit tout le champ virtuellement désignable, uniquement des volontés – celles de l'être suprême, Dieu, ou du principe régulateur qu'est l'Idée de Dieu (pour Kant) – ainsi que des phénomènes :

Gen. 1,3-5 et Dieu dit : « Que la lumière soit » Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la lumière de la ténèbre. Dieu appela la lumière « jour » et la ténèbre il l'appela « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

Elohim dit : « Une lumière sera. » Et c'est une lumière. Elohim voit la lumière : quel bien ! Elohim sépare la lumière de la ténèbre. Elohim crie à la lumière : « Jour ! » À la ténèbre il avait crié nuit. Et c'est un soir et c'est un matin : jour un.

Und Gott sprach : Es werde Licht ! Und es ward Licht. Und Gott sah, daß das Licht gut war. Da schied Gott das Licht von der Finsternis und nannte das Licht Tag und die Finsternis Nacht. Da ward aus Abend und Morgen der erste Tag.

Que pouvons-nous dire de ces énoncés, du (strict) point de vue de l'analyse linguistique⁵⁴ ?

La structure impersonnelle survient : « Que la lumière soit ! » ; « Qu'il soit de la lumière ! » Cette injonction suppose une mise en place « immédiate » de mécanismes et d'outils (lexicaux, morphologiques, syntaxiques) ; elle suppose d'autre part l'existence (la préexistence) des concepts actualisés mis à disposition. Étaient-ils là de tout temps dans la pensée de celui qui les utilise ? Nous nous adossons toujours au principe régulateur de Kant, déjà convoqué (II.1.b.), et sommes conduite à considérer que ce que ce principe, cette Raison autonome (note 1,

⁵⁴ Nous nous restreignons à l'analyse linguistique de ces trois traductions, ne remontant pas au texte hébraïque de l'original. Les formes verbales des traductions convoquées renseignent en elles-mêmes sur éclairent en soi les difficiles questions du temps. La nature de l'être de l'énonciateur, de celui auquel renvoie le nom de Dieu, renvoie quant à elle aux questionnements théologiques, philosophiques, historiques (des religions).

exergue), produisent comme parole est de l'ordre de l'« unité », est gouverné par et relève de l'unité.

Dans ces énoncés, la structure impersonnelle qui dit ces phénomènes présente une prédicativité quasi-nulle. Nous allons le voir dès le verset 1.3. Il n'est pas encore besoin de corps, de particuliers, pour qu'il y ait des événements. Strawson nous le rappelle : « Let there be light » does not mean « Let something shine⁵⁵ », qu'une lumière advienne ne signifie pas que quelque chose s'illumine⁵⁶. Strawson nomme ces structures du terme de « feature-placing statement », n'y reconnaissant (pas plus que les philosophes déjà cités, l'allemand Sigwart et le suisse Marty) le type de proposition sujet-prédicat.

Le texte de la *Création* est dans cette indéterminité foncière, sa langue est elle aussi « matrice⁵⁷ » : il y a création, dans la langue cimme dans le monde : et son achèvement : « Et c'est une lumière. »

II.2. Fulgurance comme phénomène se produisant : une coalescence

Nous pourrions appliquer à notre phénomène de fulgurance le terme de coalescence, au sens de fusion d'éléments voisins (entre deux voyelles, en linguistique ; entre deux gouttes d'eau, entre les fichiers d'un disque dur en informatique (au sens de compactage).

Gen. 1,3 Elohim dit : « Une lumière sera. » Et c'est une lumière.

⁵⁵ Strawson, P. F., *Individuals : An Essay in Descriptive Metaphysics* (1959), Londres, Methuen, 1974², p. 46 ; cf. aussi p. 212-225 (*Les individus. Essai de métaphysique descriptive*, Traduit de l'anglais par A. Shalom et P. Drong, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1973) ; ce passage est extrait de notre article, « À propos de la construction impersonnelle et de son parfait », *art. cit.*

⁵⁶ *Ibid.*, p. 202.

⁵⁷ « La langue se fait elle aussi messagère, ambassadrice du sens. », cf. Daviet-Taylor, F., « Annoncer, écouter, comprendre : messages et messagers bibliques dans la traduction gotique de Wulfila », G. Jacquin (dir.), *Récits d'ambassade et figures du messager*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 85-103. <http://books.openedition.org/pur/30155>

Il y a coalescence, compactage immédiate de quels éléments ? Impossible de répondre à cette question. Laissons toute sa place au mystère. Répondons avec notre entendement et notre analyse du temps : le « sera » et le « est » ont la même incarnation dans le temps, ont coagulé : il se sera produit un phénomène de coalescence, comme celui de deux gouttes d'eau entrant en contact font coalescence⁵⁸.

II.3. Fulgurance comme phénomène saisi : la question du perçu immédiat vs le perçu médiat

Il apparaît qu'une perception immédiate d'une fulgurance elle-même immédiate supposerait que la perception sensible ne soit pas relayée, complétée par une réflexion (opération mentale), qui demande un laps de temps. L'immédiateté du phénomène comme de sa saisie semblent exclure toute intervention de la réflexion. Que signifie dès lors « percevoir » le temps, percevoir une immédiateté de temps ? Cette question a intéressé de nombreux philosophes (mais pas seulement), qui se sont penchés sur cette question de la perception et de l'intervention de la réflexion dans cette opération.

Ainsi W. James distingue-t-il un « perçu immédiat » d'un « perçu médiat ». Tandis que le perçu immédiat est ce qui est immédiatement expérimenté, perçu, le perçu médiat est celui qui, perçu, doit être accepté, reconnu ou jugé. Ce second type de perception requiert un certain laps de temps, celui de la réflexion justement⁵⁹. Ainsi Kant

⁵⁸ Nous recourons ici à l'analogie et à cet exemple scientifique de la coalescence, pour approcher ce qui ne peut l'être, ce temps d'un Dieu d'éternité, celui qui, à Moïse lui demandant quelle réponse, quel nom donner aux enfants d'Israël, répond : Ex. 3,13 Je suis celui qui suis [...] Voilà mon nom pour l'éternité, voilà mon nom de génération en génération [...] ; celui dont il est dit (Apocalypse 1,8) : Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient, le Tout-Puissant. Définition de « coalescence » : la coalescence est un phénomène par lequel deux substances identiques, mais dispersées, ont tendance à se réunir. Le phénomène principal qui entre en jeu est que le matériau optimise sa surface sous l'action de la tension superficielle, de manière à atteindre un minimum d'énergie. La coalescence se produit généralement dans des fluides mais peut également unir des particules solides. Elle se rencontre dans plusieurs processus de domaines aussi variés que la formation des gouttes de pluie en météorologie, des plasmas en astrophysique et du métal en métallurgie.

⁵⁹ James développe ces concepts dans *Principles of Psychology*, vol.1, 1890.

distingue-t-il lui aussi deux niveaux de perception où l'un relève de la seule perception, où les objets se présentent à nous suivant la forme de l'intuition ; et l'autre où ils sont liés conformément à des lois, suivant les catégories de l'entendement ; c'est le niveau de l'expérience (Erfahrung⁶⁰).

L'étude de la fulgurance s'ouvre ainsi sur la question du perçu d'un phénomène, tous deux ancrés dans le temps. Avec ses deux tenants, d'un côté le sujet, ses capacités sensibles et son entendement, de l'autre un phénomène, une fulgurance, qui appelle à ce que ces capacités soient mobilisées, actualisées dans sa saisie par un sujet.

Conclusion

Nous avons essayé de considérer ce que la fulgurance signifie dans la langue, dans le mot qui la dit jusqu'au phénomène par lequel elle se traduit, dans le monde physique, et en particulier, dans l'une de ses réalisations dans l'écriture, la *Genèse* biblique.

Le thème de la fulgurance en soi et considéré ici dans le cas particulier de l'écrit (de forme brève) et de la pensée, est une question essentielle, à l'intersection des domaines scientifique (neurosciences, physique nucléaire, quantique), philosophique, théologique, linguistique, puisqu'elle soulève la question de l'immédiateté et convoque ainsi la question du temps et de la conscience du temps. Quant aux fulgurances dans les versets de la *Genèse*, elles sont d'un ordre de pensée autre, celui de la croyance, dont les mystères sont infinis.

Françoise Daviet-Taylor

CIRPaLL, EA 7457

Université d'Angers, SFR Confluences,

5bis bd Lavoisier, 49045 ANGERS (France)

⁶⁰ Cf. Moreau, J., « Le temps, la succession et le sens interne », Gerhard Funke, Akten des 4. Internationalen Kant-Kongresses, *Kant-Studien*, Sonderheft, Berlin, New York, Walther de Gruyter, 1974, p. 184-200. Kant distingue ainsi entre jugement d'expérience et jugement de perception de la réflexion justement (Moreau, *art.cit.* p. 186-187).

